

d'Afrique on pleurait le brigadier Nicolas comme mort. Celui qui se montrait le plus inconsolable, c'était le soldat Rossignol. Rossignol disait tout haut que, si on l'avait laissé partir, son ami ni les autres ne seraient pas morts, et qu'il avait toujours porté bonheur à une expédition.

Aussi, pour noyer son chagrin, s'était-il rejeté de plus belle dans l'ivresse.

Et quand Rossignol était ivre — il ne buvait que de l'absinthe — il méconnaissait la discipline, et il fallait toute l'indulgence de ses chefs et le bon vouloir de ses camarades pour lui éviter de terribles punitions.

Or, un matin, comme on sonnait le boute-selle, Rossignol refusa de monter à cheval.

Sous quel prétexte ? Nul ne le sut au juste.

Il se borna à répondre qu'il était prêt à aller à la salle de police.

Il fut puni de quinze jours de consigne.

Mais une heure après, on vit accourir un cavalier dans le lointain. Le cavalier, on le devine, c'était Nicolas.

Il n'était plus monté sur l'alezan rubican du chef hadjoute, mais sur la jument d'Ali le voleur de chevaux.

Ali avait subi la peine du talion :

Nicolas, que nous avons vu s'approcher de lui pendant son sommeil, l'avait subitement saisi, maintenu sous son genou et l'avait garrotté solidement.

L'Arabe, stupéfait, n'avait pas prononcé un mot.

Ensuite, Nicolas avait délié les entraves qui retenaient les chevaux captifs, puis il les avait attachés ensemble ; et, montant la jument de l'Arabe, il avait jeté ce dernier en travers de la selle.

On vit donc arriver au camp Nicolas et les huit chevaux, dont six avaient été volés à l'escadron. Ce fut un triomphe :

Nicolas raconta ses aventures, sa courte captivité ; on apprit que jusqu'alors, le sous-lieutenant de G... n'avait point succombé à ses blessures.

Le commandant de l'expédition porta le brigadier à l'ordre du jour, et lui laissa entendre que les galons de maréchal des logis ne tarderaient pas à arriver.

Mais Nicolas demanda des nouvelles de Rossignol, apprit qu'il était au cachot et sollicita sa grâce.

Pour la première fois le commandant fut inflexible. Il fallait, disait-il, mettre un terme à l'insubordination de cet homme, qui n'était un bon soldat que sur le champ de bataille.

Mais Rossignol, qui se trouvait enfermé dans une sorte de baraque à l'extrémité du camp, avait entendu tout le bruit et les cris de joie qui avaient accueilli le retour de Nicolas. Alors son ivresse devint furieuse. Il voulait voir son ami, et comme on refusait de lui ouvrir, il se mit à ébranler les portes de la baraque.

Un sous-officier, accourut à tout ce vacarme, essaya de le calmer. L'ivrogne répondit par des injures. Il fallut le mettre aux fers.

Le soir, son ivresse n'était point calmée, mais une sorte d'atonie avait succédé à sa fureur. Le commandant lui fit retirer les fers et voulut l'admonester lui-même.

Rossignol parut l'écouter avec attention et se repentir de sa conduite.

Le lendemain, grâce aux sollicitations pressantes de Nicolas, sa punition fut levée.

Mais Rossignol était si heureux de revoir son ami, qu'il ne

put résister au besoin de l'emmener chez le cantinier. Malgré ses camarades, malgré Nicolas, Rossignol se grisa de nouveau.

Il en était arrivé à cette période terrible où l'ivrogne se soûle avec un verre d'eau rougie.

Alors, il se souvint qu'on l'avait mis aux fers, et toute sa colère se concentra sur le sous-officier qui avait essayé de le calmer.

Il y a de terribles hasards dans la vie du soldat. Le malheur voulut que le sous-officier entrât dans la cantine au moment où Rossignol se répandait en injures contre lui. Ce dernier se leva menaçant, avant que ses camarades n'eussent pu s'interposer. Puis marchant droit au sous-officier :

— Si tu veux oublier tes galons, lui dit-il, nous allons nous flanquer un coup de sabre.

Le sous-officier répondit à cette provocation en infligeant à Rossignol quinze jours de consigne.

Rossignol, hors de lui, tira son sabre et le plongea jusqu'à la garde dans la poitrine du sous-officier qui tomba pour ne plus se relever.....

Le code militaire est inflexible. Un mois après, le cavalier Rossignol fut traduit devant un conseil de guerre à Alger, et eut la peine de mort.

Depuis un mois, le pauvre Nicolas ne vivait plus. Il savait le sort qui attendait son ami et ne se faisait aucune illusion sur la clémence royale.

Il obtint la permission de voir son ami après sa condamnation.

Rossignol était calme et résigné à mourir.

Les deux soldats, frères d'armes depuis six ans, s'entretenaient longtemps ensemble.

Au moment des adieux, et comme Nicolas sanglotait, Rossignol lui dit :

— Camarade, tu ne me refuseras pas un dernier service, n'est-ce pas ?

— Parle, répondit le brigadier d'une voix entrecoupée.

— Tu assisteras à mon exécution, n'est-ce pas ?

Et comme il faisait un geste de dénégation et de désespoir, Rossignol ajouta :

— Si tu es là, je mourrai bien, je te le promets.

Nicolas inclina la tête et promit.

L'exécution eut lieu le lendemain :

On conduisit Rossignol sur la place du Gouvernement, un détachement de tous les corps composant la garnison d'Alger formait la haie.

Rossignol marchait d'un pas ferme, la tête haute. Au premier rang des soldats, il aperçut un homme pâle et chancelant que deux hommes de son régiment soutenaient, car il ne pouvait se tenir debout : c'était Nicolas.

— Merci ! lui cria-t-il, et au revoir !

Il refusa qu'on lui bandât les yeux, et selon la coutume il voulut commander le feu lui-même.

Au moment où Rossignol tomba, Nicolas s'évanouit. On l'emporta à l'hôpital où un accès de fièvre chaude le prit, et pendant quinze jours on désespéra de le sauver.

Mais la vie a de profondes racines chez un homme de vingt-sept ans, qui s'est trempé au soleil et aux glorieuses fatigues de la terre d'Afrique.

Nicolas ne mourut pas, comme on va le voir, par cette lettre empreinte d'une mélancolie profonde que reçut un matin le brigadier de gendarmerie Michel Legrain.